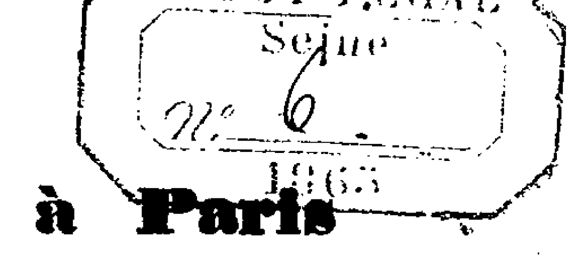


2me Année. — N° 28. **Quinze centimes le numéro à Paris** Le 12 Janvier 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France	10 f.	6 f. »
Italie et Suisse	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie	13	7 50
Allemagne, Belgique	14	8 »
Amérique, Brésil	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez tous les libraires.

L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

BUREAUX : Rue de l'Abbaye-Montmartre, 6. — Vente au numéro, chez
LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal).
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMONT, id., boulevard de Strasbourg, 35.

Paris, le 12 Janvier 1865

LE CHRIST

par ÉMILE BARRAULT

(Étude spirite.)

II.

Avant de passer à l'analyse résumée de ce que dit notre auteur sur la *Pluralité des mondes habités*, quelques mots nous seront permis sur l'importance de cette question en ce qui concerne la vérité pubère et les enseignements de l'esprit.

Nous avons fait voir dans notre ouvrage, *Pluralité des existences de l'âme*, qu'aux gentils dans les mystères, aux juifs dans le Zohar, aux chrétiens par certaines paroles du Christ recueillies et commentées dans Origène, cette vérité matérielle avait été, soit explicitement, soit implicitement enseignée, comme assises préliminaires indispensables aux conditions de la vie future, c'est-à-dire à la pluralité des épreuves dans des existences diverses.

Camille Flammarion, dans son excellent ouvrage, *Pluralité des mondes*, a démontré scientifiquement à la fois et philosophiquement la solidarité et l'habitabilité de toutes les demeures du ciel.

On lira encore avec intérêt le résumé des passages magnifiques et vraiment splendides qu'Emile Barrault consacre au développement des mêmes idées, avant de passer à son tour aux questions de la préexistence et des réincarnations, et de confesser entièrement nos doctrines.

Voici ce qu'il dit :

« Que faisions-nous de Dieu, lorsque nous voulions qu'il se fût longtemps complu dans l'isolement au milieu des vides infinis, qu'il ne se fût arraché à la torpeur et à l'inaction que pour créer la terre, en signe de sa toute-puissance, et en faire le centre de l'univers ?

» Notre terre, qui n'a pas plus de trois mille lieues de diamètre, et dont un fil électrique fait faire en un clin d'œil le tour à notre pensée ; — notre terre, que tous les vieux empereurs ont voulu porter dans une de leurs mains comme le jouet de leur puissance, et qui ne suffit pas à l'ambition du dernier de nos moines ; — notre terre, disions-nous et disons-nous encore, a empli les méditations de Dieu jusqu'à il y a six mille ans environ, et nous avons tenu pendant une éternité Dieu en contemplation devant un grain de poussière ! Et comme si ce n'était pas assez, depuis le jour où l'homme a été mis en possession de son domicile, Dieu se repose, sa fécondité est épuisée ou sommeille, en attendant que la terre et la voûte étoilée soient replongées dans le néant pour laisser face à face l'homme et Dieu !

» O enfants que nous sommes! Nous avons tout rapporté à nous avec un imbécile égoïsme; nous avons rapetissé jusqu'à nos proportions l'édifice dont nous nous jugions les seuls habitants.

» Mais voici que l'architecture des cieux se montre à nous dans des dimensions que nous n'avions pas soupçonnées, avec une splendeur dont nous sommes éblouis; là où nous ne pensions voir que des gerbes d'étincelles, nous découvrons des globes plus vastes que notre terre ; là où nous nous contentions d'admirer une poussière d'or, nous découvrons une longue traînée de soleils plus puissants que le nôtre ; là où nous supposions l'immobilité, nous découvrons un enchevêtrement de systèmes qui sont emportés dans l'espace par un souffle divin; là où nous nous plaisions à voir une clarté blanchâtre sur l'azur, nous découvrons des germes de nouveaux mondes et l'allaitement de nébuleuses innombrables, et la vie partout, Dieu partout; et voici qu'en baissant les yeux devant ces magnificences, ou qu'en osant les suivre de nos regards effarés, nous sentons je ne sais quelles hymnes sans paroles s'agiter dans notre pensée et mourir sur nos lèvres. Oh! alors, que pouvons-nous faire? Que tomber à genoux et crier : Seigneur! Seigneur! nous ne vous avons point connu!

« N'est-il pas temps que nous rendions au Seigneur, au Créateur, au Père un hommage viril? Non, je ne veux plus qu'on fasse entrer Dieu dans une chronologie bornée, dans une géométrie limitée ; c'est un Dieu fait à mon image, c'est une idole, ce n'est pas Dieu; vous me le cachez, vous me le dérobez, rendez-moi le vrai Dieu ! faites circuler devant ma pensée des millions de mondes, d'étoiles, de planètes, de satellites dans les champs de l'espace sans bornes ; entassez des milliards d'années sur des milliards de siècles dans l'absence sans fond du temps ; l'infini du temps et l'infini de l'espace sont les signes sensibles de l'infini divin, et c'est seulement aujourd'hui que je respire à l'aise, sans m'épouvanter de la petitesse de notre terre qui semble n'entrer dans le ciel que pour s'y perdre comme un atome : je n'en sens que davantage la bonté de Dieu qui daigne nous aimer, la grandeur de mon âme qui est faite pour le comprendre et l'imiter. Voilà mon Dieu, le Dieu de la science, le Dieu des chrétiens ; oui, des chrétiens eux-mêmes ! N'est-ce pas la longue familiarité de l'esprit humain avec les abstractions divines qui le disposa à la recherche des lois générales dans l'étude des phénomènes? N'est-ce pas la contemplation habituelle de l'infini qui l'incita à en poursuivre la perspective dans

FEUILLETON DE L'AVENIR

Le Maréchal-ferrant de Salons (1)

I.

Un événement singulier fit beaucoup raisonner tout le monde. Il arriva tout droit à Versailles un maréchal de la petite ville de Salons, en Provence, qui s'adressa à Brisac, major des gardes du roi, pour être conduit au roi à qui il voulait parler en particulier ; il ne se rebuta point des rebuffades qu'il reçut ; il fit tant que le roi en fut informé, et lui fit dire qu'il ne parlait pas ainsi à tout le monde. Le maréchal insista et dit que s'il voyait le roi il lui dirait des choses si secrètes et tellement connues de lui seul, qu'il verrait bien qu'il avait mission pour lui parler et pour lui dire des choses importantes; qu'en attendant, au moins, il désirait d'être interrogé et qu'il demandait à être envoyé à un de ses ministres d'Etat.

Là-dessus le roi lui fit dire d'aller trouver Barbézieux, à qui il avait donné ordre de l'entendre. Ce qui surprit beaucoup, c'est que ce maréchal, qui ne faisait que d'arriver et qui n'était jamais sorti de son pays ni de son métier, ne voulut point de Barbézieux, et répondit tout de suite qu'il avait demandé à être envoyé à un ministre d'Etat, que Barbézieux ne l'était point, et qu'il ne parlerait qu'à un ministre ; sur cela, le roi nomma Pompone ; et le maréchal sans faire de difficulté ni de réponse, l'alla trouver.

Ce qu'on sut de l'histoire est fort court, le voici :

Cet homme, revenant tard du dehors, se trouva investi d'une grande lumière auprès d'un arbre, près de Salons. Une personne vêtue de blanc et pardessus à la royale, belle, blonde et fort éclatante, l'appela par son nom et lui dit de la bien écouter ; elle lui parla près d'une demi-heure, lui confia qu'elle était la reine, qu'elle avait été l'épouse du roi et lui ordonna d'aller le trouver et de lui dire les choses qu'elle lui avait communiquées ; que Dieu l'aiderait dans tout son voyage; et qu'à une chose secrète qu'il dirait au roi, et que le roi seul au monde savait, et qui ne pouvait être sue que de lui, il reconnaîtrait la vérité de tout ce qu'il avait à lui apprendre; que, si d'abord il ne pouvait parler au roi, il demandât à parler à un de ses ministres d'Etat et que surtout il ne communiquât rien aux autres, quels qu'ils fussent ; et qu'il réservât certaines choses pour le roi tout seul ; qu'il partît promptement et qu'il exécutât ce qui lui était ordonné, hardiment et diligemment; et qu'il s'assurât qu'il serait puni de mort, s'il négligeait de s'acquitter de sa commission.

Le maréchal promit tout et aussitôt la reine disparut ; et il se trouva dans l'obscurité auprès de son arbre; il se coucha au pied, ne sachant s'il rêvait ou s'il était éveillé, et s'en alla après chez lui, persuadé que c'était une illusion et une folie dont il ne se vanta à personne.

A deux jours de là, passant au même endroit, la même vision lui arriva encore, et les mêmes propos lui furent tenus ; il y eut, de plus, des reproches de son doute et des menaces réitérés, et, pour fin, d'aller dire à l'intendant de la Provence ce qu'il avait vu et l'ordre qu'il avait reçu d'aller à Versailles; et que sûrement celui-ci lui fournirait de quoi faire son voyage.

A cette fois, le maréchal demeura convaincu ; mais flottant entre la crainte des menaces et les difficultés de l'exécution, il ne sut à quoi se résoudre, gardant toujours le silence de ce qui lui était arrivé ; il demeura huit jours dans cette perplexité : enfin comme résolu de ne point faire le voyage et repassant par le même endroit il vit et entendit encore des menaces si effrayantes qu'il ne songea plus qu'à partir. A deux jours de là il fut trouver, à Aix, l'intendant de Provence, qui, sans balancer, l'exhorta à suivre son voyage et lui donna de quoi le faire dans une voiture publique. On n'en a jamais su davantage.

Il entretint trois fois M. de Pompone, et fut, à chaque fois, plus de deux heures avec lui. M. de Pomponne en rendit compte au roi en particulier, qui voulut que Pomponne en parlât plus amplement au conseil d'Etat, où monseigneur n'était point, et où il n'y avait que les ministres qui lors, outre lui, étaient le duc de Beauvillers, Pontchartrain et Torcy, et nul autre. Ce conseil fut long, peut-être y parla-t-on aussi d'autre chose après; ce qui arriva ensuite fut que le roi voulut entretenir le maréchal; il ne s'en cacha point; il le vit dans ses appartements particuliers.

(A suivre)

(1) Mémoires de M. le duc de Saint-Simon.

toutes les directions de l'univers? Ah ! ne regrettons plus d'avoir tenu nos regards si longtemps attachés aux voûtes du ciel comme aux frontières de notre patrie; au delà de ces voûtes que nous avons brisées, c'était Dieu que nous cherchions dans cette sphère aux millions de sphères, dans ce ciel où vit tout ce qui se meut, tout ce qui respire.

» Oui, c'était Dieu que nous y cherchions, et l'homme. Nous avons cru que l'habitant de la terre était la créature unique du Seigneur, excès d'orgueil; mais nous ne l'avions cru digne que d'un douloureux séjour, excès d'humilité; l'homme est innombrable et il habite les cieux. Nous nous étions nommés le peuple de Dieu, les Gentils sont en masse dans les astres qui nous entourent. De même qu'au quinzième siècle nous fûmes saisis d'étonnement en apprenant qu'il y avait d'autres races dans un autre continent, aujourd'hui nous regardons à travers cet océan d'éther qui nous enveloppe, et nous y devinons avec ravissement de nouvelles populations; que dis-je? d'autres familles du genre humain qui emplit l'espace, afin que partout Dieu soit connu, servi, glorifié. La science n'élargit nos horizons que pour nous permettre de découvrir des frères là où elle ne découvre que des mondes.

» Hélas! que de débats, que de déchirements avant que la science et la religion aient conclu leur alliance! Nos savants nous font connaître le temple, mais ils méconnaissent le Dieu; nos théologiens aiment le Dieu, mais ils s'obstinent à mesurer le temple d'après leurs versets, tant ils ont peur que nous adorions le temple et cessions d'adorer Dieu. Epreuve douloureuse dont je ne m'alarme pas! Si la religion est le nœud de tous les amours, craindrons-nous de la faire passer par la science, c'est-à-dire par la connaissance des lois de Dieu dans l'univers et dans l'homme? Est-ce la religion qui deviendra athée, n'est-ce pas la science qui prononcera enfin ce nom de Dieu dont elle ne fait encore qu'épeler les lettres? Oui, leur alliance se conclura; œuvre immense réservée à *une légion d'Esprits supérieurs* qui ne sont pas encore nés peut-être ici-bas, que sais-je? à des conciles vraiment œcuméniques où siégeront les représentants de tous les sacerdoces et de toutes les académies, afin de refaire la Genèse et de refaire ensuite le catéchisme. »

Admirons et approuvons.

(*A continuer.*)

ANDRÉ PEZZANI.

DE LA RÉINCARNATION

ET DE SES ADVERSAIRES

LE PROGRÈS SPIRITUALISTE. — Mlle CLÉMENCE GUÉRIN. — M. CARL WILSON

III

La doctrine de la réincarnation examinée au point de vue philosophique, telle est la première division qui se présente à notre examen.

Nous entrons ici en pleine métaphysique. Quant à nous, nous tâcherons d'être clair et de faire ressortir la réalité de nos théories par la netteté de nos formules. Nous allons faire ce qu'on peut appeler de l'anatomie philosophique comparée. Là, sur le marbre de l'amphithéâtre, nous disposons le sujet (*cadaver*) qui va servir à nos démonstrations; et, à côté, debout, plein de vie, nous exposerons parallèlement notre système psychologique dans son harmonieuse simplicité.

Commençons.

Voici d'abord le thème littéral de nos adversaires :

« *Dieu* est le principe premier, absolu et infini dans son essence et ses attributs, incréé et éternel.

» La *Nature* est également infinie, incréée et éternelle; l'on ne peut concevoir qu'il ait été une époque où *rien* n'existât; l'imagination la plus vigoureuse ne peut même se faire aucune notion de ce qu'il faut entendre par *rien*; une telle proposition est du reste contradictoire et absurde, car la raison refuse à admettre que *rien* ait pu provenir de quelque chose ou que quelque chose puisse devenir *rien*. Le *néant absolu* ne peut donc exister.

» Dieu, considéré comme Esprit, est doué d'Amour, de Volonté et de Sagesse; et sous ce rapport il ne doit pas être confondu avec la *Nature* qui exprime sous le nom de *substance*, *agrégation* et *univers*, non-seulement l'infinité de la matière, mais encore toutes les forces dynamiques et animiques qui s'y rapportent. Mais s'ils ne doivent être confondus, du moins ne doivent-ils pas être séparés, Dieu comme Esprit étant en relation avec la nature de la même manière que l'Esprit individuel de l'homme l'est avec son corps. La nature est donc le corps de Dieu; et quoique *infinie*, par rapport à la *matière*, à *l'espace* et au *temps*, elle est *finie* quant aux transformations et à la qualité d'organisation de cette matière, puisque Dieu peut sans cesse ajouter de nouvelles perfections au monde, dans son développement continu, sans jamais combler la distance infinie qui sépare la perfection relative des créatures de sa propre perfection. La nature est ainsi le théâtre de transformations incessantes, qui se prolongeront à l'infini et cela en vertu des trois lois divines, immuables et éternelles : l'*Association*, le *Progrès* et le *Développement*.

» Par la loi d'*Association*, on exprime que chaque atome est mu ou gouverné par un principe d'affinité, attendu que rien ne pourrait exister dans l'univers sans être doué de quelque relation, et qu'ainsi une particule douée d'une affinité inhérente pour une autre particule reste unie à cette dernière jusqu'à ce que, par l'intervention du procédé de raffinement, une nouvelle affinité se trouve développée, auquel cas la particule se trouve sollicitée à entrer dans des relations plus élevées. Ce procédé de raffinement a lieu par ce qu'on nomme le *Progrès*, principe en vertu duquel tout ce qui existe est appelé à se perfectionner à l'infini. Comme conséquence des deux lois précédentes se manifeste la loi du *Développement*, qui fixe l'essence propre de chaque être en le circonscrivant dans une individualité spéciale.

» Les modes d'action de la Divinité (comme âme de la nature), sur la *matière* sont au nombre de sept : 1° le *procédé anatomique* qui a trait à la structure de l'univers; 2° le *procédé physiologique* à la fonction; 3° le *procédé mécanique* aux forces; 4° le *procédé chimique* à la décomposition; 5° le *procédé électrique* à la combinaison; 6° le *procédé magnétique* à l'harmonie; et 7° le *procédé spirituel* à l'atténuation. C'est au moyen de ces sept modes d'action et conformément à la trinité des principes : l'association, le progrès et le développement que Dieu gouverne l'univers.

» La plus haute manifestation de l'action divine sur la nature se montre dans l'homme, parce que non seulement il représente comme être synthétique toutes les qualités et essences corporelles et animiques des êtres qui lui sont inférieurs, mais encore, parce qu'en raison même de cette supériorité, il est arrivé au degré de raffinement voulu pour que Dieu incarne dans son âme une parcelle de l'Esprit infini, dont la manifestation comme facultés dites *impersonnelles*, constitue ce qu'on nomme la raison. Ce lien de l'infini avec le fini qui s'opère dans l'homme par l'individualisation de l'Esprit, marque le terme final ou le plus élevé de l'action divine sur la nature; de là cette conclusion, que Dieu est la *cause*, la nature *l'effet*, et l'homme *le résultat* ou *le but*. »

Il y a dans le *Médecin malgré lui* une scène superbe, celle où Sganarelle interpellant le bonhomme Géronte lui dit :

« Entendez-vous le latin?

« Non; » répond le bonhomme.

Sganarelle avec enthousiasme :

« *Cabricias arci thuram, catalamus, singulariter, no-*
» *minativo, hæc musa*, la muse, *bonus, bona, bonum.*
» *Deus sanctus, est-ne oratio latinas? Etiam*, oui.
» *Quare?* Pourquoi? *Quia substantivo, et adjectivum*
» *concordat in generi, numerum et casus.*

Géronte :

» Ah! que n'ai-je étudié?

Sganarelle :

» Or ces vapeurs dont je vous parle venant à passer,
» du côté gauche où est le foie, au côté droit où est
» le cœur, il se trouve que le poumon, que nous appe-
» lons en latin *armyan*, ayant communiqué avec le cer-
» veau, que nous nommons en grec *nasmus*, par le
» moyen de la veine cave, que nous appelons en hé-
» breu *cubile*, rencontre en son chemin lesdites va-
» peurs qui remplissent les ventricules de l'omoplate;
» et parce que les dites vapeurs.... comprenez bien ce
» raisonnement, je vous prie... et parce que lesdites
» vapeurs ont une certaine malignité..... écoutez-bien
» ceci, je vous en conjure...

Géronte :

» Oui.

Sganarelle :

» Ont une certaine malignité qui est causée... Soyez
» attentif, s'il vous plaît....

Géronte. — » Je le suis.

Sganarelle. — » Qui est causée par l'âcreté des hu-
» meurs engendrées dans la concavité du diaphragme,
» il arrive que ces vapeurs... *Ossabandus, nequeis, ne-*
» *quer, potarinum, quipsa milus.* Voilà justement ce qui
» fait que votre fille est muette. »

Connaissez-vous la métaphysique? s'écrie M. Wilson.

Non.

Eh bien! alors : Dieu et la Nature sont INFINIS, incréés, ÉTERNELS; parce que le néant n'existe pas. Dieu est un esprit doué d'*amour*, de *volonté* et de *sagesse;* mais il ne faut pas le confondre avec la Nature, qui est *substance, agrégation, univers*; ou, en d'autres termes, qui est l'expression de l'INFINITÉ de la matière et de ses forces DYNAMIQUES et animiques. Dieu et la Nature ne doivent pas être confondus, mais ne doivent pas être séparés, la Nature étant le corps de Dieu. Or, la nature — est DÉFINIE — FINIE quoique INFINIE, parce que Dieu peut sans cesse ajouter de nouvelles perfections au monde, sans jamais combler la distance INFINIE qui sépare sa perfection de celle des créatures. La Nature est ainsi le théâtre de transformations incessantes qui se prolongeront à l'INFINI... ouf!

Ouvrons une parenthèse, non pour commenter cette belle tirade, mais pour demander au dictionnaire ce qu'il faut entendre par forces *dynamiques*.

Dynamique, substantif féminin : science des forces qui meuvent les corps; science du mouvement des corps qui agissent les uns sur les autres. (*Boiste*) C'est-à-dire : *bonus, bona, bonum, musa*, la muse, etc.

L'Univers, continue M. Wilson, est régi par trois lois divines éternelles, immuables : l'*Association*, le *Progrès*, le *Développement*; toutefois, ce qu'il oublie de nous dire, c'est comment il est arrivé à la découverte de ces lois. Est-ce comme Kepler, comme Newton, comme Galilée? On ne sait. Mais c'est un détail; poursuivons notre dissection.

Le mécanisme de ces lois ne laisse pas, non plus, que d'être très-intelligible. Jugez-en :

— Chaque atome est mu par un principe d'*affinité*, attendu qu'une particule douée d'une *affinité* inhérente à une autre particule reste unie à cette dernière : voilà la loi d'*Association*. Mais lorsque, par l'intervention du procédé de *raffinement*, une nouvelle *affinité* se trouve développée dans la première particule, elle se trouve sollicitée à entrer dans des relations plus élevées : c'est là la loi du *Progrès*. Quant à la loi du *Développement*, conséquence des deux autres, c'est elle qui fixe l'essence de chaque être, en le circonscrivant, dans une individualité spéciale.

Un développement qui circonscrit! c'est ce que Sganarelle appelle en latin : *Armyan*! en grec : *Nasmus*! et en hébreu : *Cubile*!

Et ce procédé de raffinement, qui, à l'instar de la forêt qui marche dans le *Macbeth* de Shakespeare, intervient de lui-même pour solliciter la particule à de plus hautes relations, ne vient-il pas en droite ligne des précieuses ridicules?

Passons, passons, passons!

Nous ne nous arrêterons pas sur les sept modes d'action, dans lesquels M. Wilson se plaît à interner la Divinité; parce que nous pensons que c'est chose grave de porter un jugement sur l'étendue des attributions de Dieu. Nous ne sommes ni assez audacieux, ni assez aveugles pour nous permettre une telle témérité. Non, certes! nous ne suivrons pas M. Wilson sur un terrain où sa myopie spirituelle l'a conduit; nous voyons plus haut et plus loin; et nous savons parfaitement qu'avant d'arriver à comprendre le créateur, il faut d'abord comprendre la création. Nous n'en sommes pas là.

L'homme, affirme toujours l'écrivain du *Progrès*, est le but final de la divinité; c'est là le *nec plus ultrà* de l'intelligence créatrice. L'homme créé renferme en lui, comme être synthétique, toutes les qualités et essences corporelles et animiques de la création; il sert de point de jonction à l'*infini* avec le fini; « de là cette conclusion

que Dieu est la *cause*, la nature l'*effet* et l'homme le *résultat* ou le *but.* »

Or si l'homme est le but poursuivi par Dieu, il est constant que ce résultat obtenu, Dieu n'a plus alors qu'à se concentrer en lui-même ou à disparaître, puisqu'il n'a plus sa raison d'être ; ou bien encore, l'homme étant le but final de Dieu et la tombe le but final de l'homme pris abstractivement, le but de Dieu serait donc le néant.

Et voilà comme quoi de déductions en déductions la métaphysique des sophistes nous conduit à l'absurde.

(*A continuer.*)

ALIS D'AMBEL.

LES DAVENPORT ET LES PRESTIDIGITATEURS [1]

(Lors des premières représentations des Davenport à Londres, la presse avait été presque unanime à attribuer les effets extraordinaires à un escamotage plus ou moins habile. Cette opinion était partagée par les principaux prestidigitateurs de Londres, tels que MM. Taylor, Anderson, Tolmaque, Radmond, etc., qui se faisaient forts d'en faire autant, sinon mieux).

J. M.

Encore un mois s'est passé, et voilà près de dix semaines que les Davenport sont en Angleterre. Ils ont été traités d'escamoteurs ordinaires, qui seraient parvenus à exécuter quelques tours, mais des tours infiniment moins adroits et moins inexplicables, au dire de la presse, que ceux de nos prestidigitateurs. M. Palmer, l'impressario des frères, avait offert 100 livres sterling à la personne qui produirait le même résultat, dans les mêmes conditions, au moyen de l'escamotage. Pourquoi aucun de nos faiseurs de tours ne s'est-il présenté pour toucher cette somme ? On leur accordait cependant l'absence de lumières pour obtenir les effets des Davenport, à qui ils reprochaient cette même absence de lumières, comme devant beaucoup contribuer à faciliter la déception. Leur tâche était donc aisée, mais personne n'a accepté le défi. Quelques-uns des prestidigitateurs ont quelquefois réussi à se délier et à se lier, en y mettant un temps plus ou moins long, mais tous ont décliné les nœuds cachetés et le mode de ligature, tel qu'on l'emploie sur les Davenport. La presse même avoue que leur fiasco est complet.

Le *Standard*, en parlant d'une représentation d'Anderson, dit : « Tout cela est très-bien, mais cela ne vaut pas encore les tours de Radmond au cirque d'Astley, et n'éclaircit en rien le mystère qui environne les Davenport. » Dans un autre article parlant de Tolmaque, qui n'avait pas voulu se laisser lier par le capitaine Burton, le célèbre explorateur de l'Afrique, il répète que, « si la preuve d'une force spirituelle ou surnaturelle dépendait uniquement des faits produits par les prestidigitateurs, nous serions peut-être forcés d'accepter la théorie, d'après laquelle ces jeunes Américains seraient les instruments passifs d'une force jusqu'ici ignorée de nos savants. » Il ajoute plus loin : « Nous devons franchement avouer que les effets obtenus par les Davenport restent toujours inexplicables, malgré tous les efforts de leurs adversaires. »

Le *Télégraphe* dit : « Tout observateur doit avoir fait la remarque que, tandis que la critique et les prestidigitateurs attribuent tout à un escamotage habile, aucun témoin des faits n'a trouvé autre chose que de la raillerie pour les expliquer, et les escamoteurs de profession, comme Anderson et Tolmaque, n'ont réussi qu'à produire une parodie des manifestations, omettant justement ce qu'il y a de plus étrange dans ce spectacle américain. »

Le *Morning Star*, en parlant de Redmond, avoue, « que sauf le tour des cordes, qui n'était pas aussi bien exécuté que chez les Davenport, les deux spectacles n'ont rien de commun. »

Nous pensons que le *Times* prendra le parti des frères, et qu'il les défendra contre tous en temps opportun.

Le *Morning Post* s'est définitivement prononcé contre les prestidigitateurs dans une série d'articles.

Nous voilà amenés par la force des faits à déclarer que messieurs Davenport et Fay sont de vrais médiums, pour ce qu'on appelle des manifestations spirituelles. Nous arrivons à cette conclusion par nos propres observations, et par les témoignages de la presse, d'après laquelle tous les faits subsistent malgré les misérables parodies des escamoteurs. Aux nombreux faits cités par M. Coleman, dans l'article précédent, nous ajouterons celui-ci : A une séance particulière chez le capitaine Burton, dont toutes les conditions avaient été arrangées par le capitaine et par ses amis, de façon à rendre tout compérage absolument impossible, les Davenport n'étaient pas seulement attachés par une corde, dont les nœuds étaient cachetés, les mains étant liées une seconde fois avec des cordons, mais on avait aussi fixé aux poignets des pétards, que le moindre mouvement aurait fait partir. Malgré ces précautions, tous les phénomènes ordinaires eurent lieu, et nous croyons que toute épreuve, qu'on pourrait encore appliquer, est désormais inutile.

Nous pouvons maintenant nous demander ce que signifiait tout ce vacarme produit par la presse. Était-elle sincère, lorsqu'elle se disait convaincue qu'il n'y avait là qu'un tour d'escamotage ? Nous serions bien crédules de le penser, car peut-on s'imaginer que la presse des trois royaumes aurait ainsi tracassé ses lecteurs et elle-même, s'il ne s'était agi que d'une simple jonglerie ? Non ! mais il y avait là la crainte instinctive, que tout homme ressentait, qu'il y avait réellement quelque chose sous la forme d'une force nouvelle, ou d'une manifestation spirituelle, et que ce quelque chose, s'il était prouvé, serait très-désagréable à digérer. Qu'elle était la cause de la joie sauvage de la presse, lorsque dans les premiers temps, les prestidigitateurs déclarèrent qu'ils reproduiraient les manifestations dans quelques jours ? Qu'elle était la cause qui avait attiré à la représentation d'Anderson des personnes de toutes les classes ? car il y avait, selon le *Standard*, des auteurs, des journalistes, des architectes, des soldats, des marins, des avocats, des médecins, des savants, et certainement des tapageurs. Était-ce parce qu'ils croyaient les Davenport des escamoteurs ? Oh non ! ce n'était pas là la cause. Ils étaient venus parce qu'ils craignaient que ce ne fussent pas des escamoteurs, et lorsque miss Anderson eut fait son petit tour avec la corde, ils l'applaudirent avec fureur, parce qu'elle les aidait ainsi pendant un moment à respirer de nouveau. Eh bien ! nous leur disons que ce sont là des manifestations spirituelles, d'un ordre très-trivial, peut être, mais admirablement appropriées à la plus grande trivialité de leur propre nature.

La vraie raison de tout ce vacarme est, que presque tous ceux qui dirigent l'opinion publique sont matérialistes ; Dieu et sa Providence miséricordieuse leur sont inconnus, ou sont rejetés par eux comme absolument inadmissibles dans l'économie du monde. L'Ecriture avec ses récits surnaturels n'est plus qu'une vieille absurdité à laquelle personne ne croit plus de nos jours, selon eux, quoique cela amuse les femmes et les enfants. Cependant si un seul coup peut être frappé dans une table d'une manière surnaturelle, si un seul tour des Davenport est vrai, ou si une seule histoire de revenant peut être maintenue, alors toute l'Ecriture sainte nous revient, et Dieu et sa Providence rentrent dans le monde ! En vérité les conséquences sont formidables, et elles suffisent pour expliquer la présence de savants, d'auteurs, de journalistes, d'avocats et de médecins sur la scène d'Anderson, l'escamoteur. Ils descendraient encore plus bas, si c'était possible, si par là ils pouvaient se fortifier dans leur conviction, que l'esprit n'existe pas, et qu'il n'a jamais agi, ni qu'il peut agir maintenant dans notre monde.

Voilà jusqu'où la science est enfin tombée ! elle déploie la plus grande activité à répandre ses convictions, et ne manque ni de sociétés puissantes, ni de combinaisons à elle pour aider chacun de ses sectaires. Ils travaillent les uns pour les autres, pour atteindre le grand but, celui de dépouiller l'homme de Dieu et de la religion. Voyons le dernier ouvrage de M. Herbert Spencer « Principes de Biologie. »

Dans ce volume, ce dernier et le plus grand des philosophes discute la théorie de « la création par l'Evolution spontanée. » Il dit :

« L'interprétation que nous donnons du fait de la » structure et des fonctions dans tout corps animé, dé» pend entièrement de notre idée de la manière dont » tous les corps animés ont pris naissance... Nous avons » à choisir entre deux hypothèses : celle d'une création » spéciale et celle de l'évolution. Ceux qui adoptent la » première *s'embarrassent dans des difficultés théologiques.* » La supposition qu'il y a eu un dessein spécial pour » chaque espèce d'organisme, *amène la conclusion que* » *l'auteur voulait tout ce qui résulte de son dessein....* Si » tous les organismes ont été construits en vue de leurs » buts respectifs, le caractère du constructeur se trouve » alors indiqué et par les buts eux-mêmes, et par la » perfection ou l'imperfection avec laquelle les orga» nismes y sont appropriés.

» *Remarquez les conséquences....* Nous pouvons nous » demander pourquoi la terre est-elle si largement peu» plée de créatures qui infligent tant de souffrances à » d'autres et à elles-mêmes ? Que devons-nous penser » des nombreux moyens et instincts de mal, dont sont » doués les animaux ? Nous avons la preuve manifeste » que de tout temps les supérieurs ont fait leur proie » des inférieurs ; le fort n'a jamais cessé de dévorer le » faible... *D'où vient que les animaux ont été créés de* » *façon à rendre ce carnage nécessaire ?* Quiconque pré» tend que chaque animal a été créé d'après un plan » spécial, affirme, ou qu'il y avait une intention réflé» chie chez le Créateur de produire ces résultats, ou » *qu'il y avait impuissance de les empêcher.* »

« Rejetant nos idées préconçues, nous trouverons de » bonnes raisons pour croire avec Darwin : « Que *la* » *proximité de descendance,* la seule cause connue de la » similarité des êtres organiques, est le lien, quoique » caché par différents degrés de modifications, qui nous » est partiellement révélé par nos classifications...... » » Différentes classes de phénomènes nous obligent à » conclure que chaque espèce d'organisme est com» posée d'unités physiologiques, possédant *certaines* » *propriétés particulières qui les forcent de s'arranger* » dans la forme de l'espèce à laquelle elles sont parti» culières. Nous avons vu dans les chapitres sur la Ge» nèse, l'hérédité et la variation, que tandis que les » *polarités des unités physiologiques déterminent la struc-* » *ture* de l'organisme dans son entier, l'organisme dans » son entier réagit sur les unités physiologiques, si sa » structure est *changée par des forces incidentes,* et il les » modifie conformément à sa nouvelle structure. »

Ces dernières lignes contiennent l'explication lumineuse de M. Spencer de la manière dont se dégagent les êtres organiques de la matière sans créateur, selon la théorie de M. Darwin de « l'Origine des Espèces, » par une évolution et un développement graduel. Voilà donc à quoi la science nous a conduits, si nous n'acceptons pas la théorie de l'évolution ou de l'autocréation, nous tombons dans la difficulté théologique, irrémédiable d'avoir un Dieu, qui crée les tigres et les oiseaux de proie, jusqu'au dernier des infusoires avalant son voisin, un Dieu qui, par conséquent, doit être responsable des bévues criminelles de ses créatures.

En vérité, les Davenport ne sont pas venus trop tôt, et nous n'avons pas besoin de chercher des excuses à la

(1) *The Spiritual* Magazine. Décembre 1864.

trivialité des phénomènes nécessaires pour détruire une philosophie aussi blasphématoire.

Ce sont les idées produites par une telle philosophie qui nient les possibilités spirituelles. Néanmoins, nous sommes heureux de constater que le nombre de ceux qui ont jugé pour eux-mêmes et par l'évidence de leurs sens de la vérité du spiritualisme, continue toujours à augmenter. Tout ce que la presse a fait dans l'affaire des Davenport, c'est de rassurer les aveugles et les non-pensants, et la place de ceux-là n'était pas dans une pareille enquête. La foule des investigateurs sérieux s'accroît journellement; nous sommes arrivés maintenant à la conclusion, que ces phénomènes sont de vraies manifestations spirituelles, sans fraude ni imposture, et nous savons qu'ils se maintiendront et qu'ils ne manqueront pas d'attirer constamment de nouveaux croyants. Le temps n'est pas venu de considérer la nature étrange des phénomènes présentés par les Davenport, nous n'avons qu'à juger le fait. C'est là première partie de l'enquête, et quand elle sera réglée, nous aurons à aborder les arguments de nos amis les curés, qui ont déjà commencé leur office en prêchant contre les Davenport; ils admettent les faits, tout en proclamant seulement que le diable se trouve au fond. Les raisonnements des savants sont en contradiction avec ceux des curés, et les objections revêtent les formes les plus opposées. Cela nous a constamment servi à réfuter les uns par les autres. Nous voudrions que, au lieu d'attaquer le spiritualisme, les curés attaquassent la philosophie blasphématoire du scepticisme scientifique, et qu'ils nous aidassent à démontrer l'existence d'un monde spirituel, dont ils persistent à ignorer les merveilles, parce qu'ils en craignent les conséquences.

CORRESPONDANCE SPIRITE.

Yillenave-de-Rions, 28 décembre 1864.

Monsieur et cher frère spirite,

Je viens moi aussi essayer d'apporter mon grain de sable pour l'édification du monument de la vérité spirite.

Les frères Davenport, dont la faculté médianimique n'est pas encore attestée d'une manière irréfragable, défrayent depuis quelque temps les partisans de notre doctrine, et font l'objet de leurs préoccupations. Tandis que les uns ne voient dans leur faculté de *médiums intéressés*, faisant parade à tant la séance de leur don émané du concours des Esprits, qu'un instrument de plus pour vulgariser une science vieille comme le monde, — une vérité éternelle qui prend son assise certaine sur une loi de la nature, se traduisant par des effets que la tradition de tous les âges de l'humanité a recueillis sans pouvoir en donner l'explication rationnelle, — les autres voient un grand danger pour le Spiritisme, de faire cause commune avec ces nouveaux médiums étalant leur faculté et l'exploitant dans un but exclusif de lucre.

Pour moi, habitué à ne voir dans toute cause, quelque étrange qu'elle soit en apparence, qu'un élément qui concourt, selon la sagesse des lois de Dieu, au profit de l'harmonie universelle dans l'ordre moral ou matériel, je me dis ceci: Non! les frères Davenport ne sont pas un danger pour le Spiritisme. La vérité n'arrive à l'homme qu'à travers les brouillards que le travail de la raison et du libre arbitre doivent faire disparaître. Le bon grain, toujours mélangé *d'inévitable ivraie*, doit être passé au tamis épurateur de la raison; et c'est alors seulement qu'il peut être prisé à sa valeur réelle.

En attendant que la lumière se fasse sur la cause réelle des *prodiges* obtenus par les frères Davenport, ne pourrions-nous pas par analogie faire ressortir la possibilité de leur faculté, toute mercenaire qu'elle soit, et simulant le véritable charlatanisme ?

Indépendamment des raisons très-logiques qu'en a données dans l'*Avenir* madame Collignon, nous puisons dans les livres Saints des témoignages incontestables qu'il a existé autrefois des médiums mercenaires comme les frères Davenport.

Chacun connaît l'histoire de cette servante dont parle saint Paul, qui, étant assistée d'un Esprit de Python, apportait un grand gain à ses maîtres en devinant.

Chacun connaît l'histoire de tous les faux prophètes consignée dans la tradition biblique. N'avaient-ils pas la puissance de produire les mêmes phénomènes spirites que les vrais prophètes missionnaires de Dieu? — Les plaies dont l'Égypte fut frappée sous le règne de Pharaon nous en fournissent notamment un exemple, si je ne me trompe.

Qui ne sait encore que parfois les faux prophètes, *eux-mêmes*, ont été à leur insu les instruments *des bons Esprits*. Le livre des Rois (III, chap. 13) en fournit un remarquable exemple. — Ainsi donc, cher frère spirite, il n'y a rien de trop: la vérité et le mensonge, le bien et le mal, tout concourt à l'harmonie et au progrès, même les médiums mercenaires du passé, du présent et de l'avenir.

A vous, cher frère, mes meilleurs sentiments.

J. Guérin.

POLÉMIQUE SPIRITE

ENCORE M. FEYRNET DE L'*Illustration*.

L'*illustre* chroniqueur de l'*Illustration* a, dans le dernier n° de cette feuille, en 1864, fait l'inventaire de cette pauvre année, comme il l'appelle.

Voilà l'ordre et la marche du cortége, que dis-je? du convoi conduit par M. X. Feyrnet.

« Religion — Philosophie — Superstitions — Politique — Littérature — Théâtre — Mouvement de la presse — Science — Beaux-Arts — Modes nouvelles. »

— Or, c'est de nous qu'entend parler M. Feyrnet par cette formule: *superstitions*.

Ecoutons M. Feyrnet:

« On a vu, — dit-il, — comme par le passé, beaucoup de gens croire à la mauvaise influence du vendredi; le Spiritisme a continué à détraquer complétement de pauvres cervelles infirmes et à grossir le chapitre de la bêtise humaine. »

1864 répondant à son plus *savant* chroniqueur:

« Vous êtes bien dur pour le spiritisme. »

M. Feyrnet: « On ne saurait l'être trop et je le prouverai avant qu'il soit longtemps; vous, l'année 1864, vous êtes montrée beaucoup trop indulgente à ce fléau ridicule funeste. — Vous aurez à vous en repentir *dans l'autre monde.* »

Puis, comme nulle chronique, vous le savez, ne peut aujourd'hui se terminer sans le mot de la fin, voilà le trait spirituel du trop spirituel M. Feyrnet.

1864: « Adieu! » (*Sur le point de passer la porte de l'éternité, elle se retourne, soupire d'une voix éteinte*: Ohé! Lambert! *et disparaît*). Suit la signature: X. Feyrnet.

Invinciblement, malgré lui, notre honorable contradicteur a mis à son rang hiérarchique le Spiritisme que nous proclamons parce que cette nouvelle forme de la pensée humaine, encore dans les langes, nous l'avouons, est appelée, quand elle aura trouvé son Kepler ou son Volta, à réconcilier dans une communion complète la religion et la philosophie, ses deux sœurs jusqu'à nos jours implacables ennemies.

—

Dans le premier numéro de l'*Illustration* de 1865, M. X. Feyrnet revient à la charge; mais, cette fois-ci, il a lu les articles de notre collaborateur Honoré Benoist. Ce n'est plus par ouï-dire qu'il parle de nous! on sent que la plume de notre ami s'est croisée avec les *illustres* ciseaux de l'*illustre* chroniqueur de l'*Illustration*. Voici les cinquante lignes que nous consacre M. Feyrnet:

« Messieurs les rédacteurs de *l'Avenir, moniteur du Spiritisme*, m'ont fait l'honneur de me prendre à partie, dans deux numéros de leur journal, à propos de quelques lignes de mes derniers courriers. Je ne me plaindrai pas du ton de leur polémique; ils ne me devaient point d'égards, ne les ayant pas mérités, ce dont je ne me repens en aucune façon. Mais rien ne dispense de la bonne foi dans les discussions, pas même le commerce avec les Esprits, et je crains bien que celui d'Escobar n'ait dicté la réplique de *l'Avenir*. A en croire ces messieurs, j'aurais traité de sottise l'exhortation à la résignation et à la vertu, de folie la promesse d'un avenir au delà du tombeau, et cette croyance que nous sommes autre chose que des machines savamment organisées, jetées sans but sur un globe éternel. Non, messieurs, je n'ai à me reprocher aucune de ces énormités, et je donne un démenti bien net à vos accusations.

« Je n'ai pas davantage appelé le Christ un fou, ni Socrate, ni Platon, ni Victor Hugo, ni Lamartine, ni M. Louis Jourdan, qui, par parenthèse, est homme d'assez bon goût et de modestie, j'en suis sûr, pour être quelque peu embarrassé de voir son nom associé par vous à ce nom divin et aux noms éblouissants des plus grands philosophes et des plus grands poëtes. Pas d'équivoques s'il vous plaît. Ce dont je me suis moqué, et ce dont je me moquerai encore, avec ou sans votre consentement, ce sont vos communications médianimiques, ce sont les amplifications banales ou ridicules de vos médiums, que vous mettez bravement sur le compte de l'*Esprit* d'un pauvre mort qui n'en peut mais. C'est de ces inepties que j'ai dit par trois fois: « C'est trop bête! » Dans un des numéros où vous voulez bien vous occuper de moi, vous osez publier une apologie du Spiritisme signée: CELUI QUI FUT LAMENNAIS (médium, M. Alfred Didier, groupe des Batignolles). Dans une autre de vos communications médianimiques, je lis ceci: « Comme le coursier de l'Écriture, hennissez » d'espérance et d'allégresse aux révélations du Spiritisme » vous qui êtes conduits vers la terre promise toute ou» verte devant vous. » Et vous gratifiez de cette jolie phrase l'*Esprit* d'Alfred de Musset: CELUI QUI FUT ALFRED DE MUSSET; c'est écrit en toutes lettres. Eh bien! je le répète: C'est trop bête! c'est trop bête! c'est trop bête! Et si le mot vous déplaît, il pourra me prendre fantaisie d'en mettre un autre quelque jour qui vous déplaira plus encore.

X. Feyrnet.

Vous le voyez, M. Feyrnet, nous ne craignons pas de reproduire votre prose aussi illustre qu'illustrée, *suum cuique!* Mais vous, qui nous traitez de disciples d'Escobar en nous accusant d'avoir travesti votre pensée, pourquoi n'avez-vous pas reproduit l'article de M. Honoré Benoist? Au moins vos lecteurs eussent été juges entre vos apostrophes inqualifiables et la rédaction de *l'Avenir*. Citer une phrase de ci, de là, et crier du haut de votre tribune de courriériste: *C'est trop bête!* n'est pas équitable. Pourquoi ne pas avouer que, prenant *l'Avenir* pour une *tête de Turc* incapable de vous répondre, vous vous êtes amusé à essayer sur nous la force de votre polémique, et que vous vous êtes gaussé de notre petite feuille sur l'étiquette seulement. Il est vrai que notre prose se passe d'illustrations; et que nos lecteurs s'en contentent. Mais vous, monsieur!... Dam! chacun fait ce qu'il peut.

Comme vous le dites, Monsieur, *pas d'équivoques*, et c'est pour cela que nous avons le droit de rétablir la vérité que vous méconnaissez. Relisez, je vous prie, les numéros 22, 23 et 25 de notre journal, comme nos lecteurs habituels peuvent le faire, et vous reconnaîtrez avec eux que notre polémique ne vous a point imputé ce que vous n'aviez pas écrit. Donc pas d'escobarderies, et c'en est une que de nous présenter à vos lecteurs sous un jour évidemment faux.

Quant aux communications médianimiques que nous publions, elles se défendent d'elles-mêmes, et si le texte des *Écritures sacrées* vous déplaît, prenez-vous en à leurs auteurs et non à nous. La seule objection vraiment sésérieuse que vous auriez pu nous faire se rattache à l'identité des noms que prennent les Esprits qui se communiquent. Pour nous, nous n'attachons à ces noms qu'une importance secondaire, nous l'avons itérativement déclaré; mais comme nous ne nous croyons pas le droit de modifier en quoi que ce soit ce qu'obtiennent les médiums, nous donnons le nom de l'Esprit qui prétend se communiquer comme la communication ellemême, du moment qu'elle nous paraît contenir un enseignement moral. Permettez-moi, au surplus, de m'abriter sous une autorité que vous ne récuserez pas, celle de Vacquerie:

« Madame Delphine de Girardin, — dit-il dans les » *Miettes de l'histoire*, — remplaçait mieux les absents » en restant seule avec un ou deux amis et *sa table*. Les » morts accouraient à son évocation; elle avait ainsi des » soirées qui valaient bien ses meilleures d'autrefois et » où les génies étaient suppléés par les Esprits. Ses in» vités de maintenant étaient Sedaine, madame de Sé» vigné, Sapho, Molière, Shakespeare. C'est parmi eux » qu'elle est morte. Elle est partie sans résistance et sans » tristesse; cette vie de la mort lui avait enlevé toute » inquiétude. Chose touchante, que, pour adoucir à » cette noble femme le rude passage, ces grands morts » soient venus la chercher! »

Il est vrai que M. Feyrnet peut s'écrier encore: « C'est trop bête! » en pensant aux « *inepties* » que la grande Delphine recevait de ses chers morts; et ajoutons, pour en finir, que le vicomte de Launay n'a jamais su rédiger un Courrier de Paris, tandis que M. X. Feyrnet est le prophète de la chronique.

Alis d'Ambel.

Le *Journal de Tours* n'a pas voulu que le *Courrier d'Indre et Loire* eût seul le privilége d'attaquer le Spiritisme. Il a publié contre l'auteur du Livre des Esprits, une satire qui a la prétention d'être mordante, mais elle n'en a que la prétention. Je plains les Tourangeaux d'avoir à digérer pareille poésie.

A. d'A.

Le Directeur-Gérant: ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.